

2014

LES

Années

Le journal de cette année - n°60 - décembre 2014

<http://revuelesannees.blogspot.fr/>

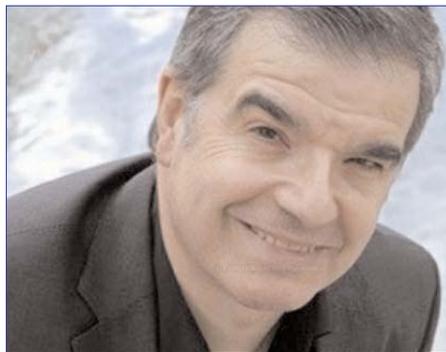
ce mot-ci ce mois-ci

FÊTES, n.f. (lat. *festa dies*). Au pluriel, Noël et l'An. ♦ *Longtemps je n'ai pas aimé les fêtes, aujourd'hui je les hais. Sourires et rires de commande. Elles me font penser à tous ces "humoristes" qui encombrant radios et télévisions, avec le même morne regard de biais pour bien souligner les bons mots, les allusions croustillantes, provocantes. Ça sent la contrefaçon à mille lieues. J'aime le rire pourtant, et je n'aime rien tant que les cadeaux.*

Des idées de cadeaux... Un livre souvent parce que... Je garde souvenir d'un livre d'Annie Ernaux qui, quand on me le mit en main, me fouailla durablement le cœur. Ce n'était pas jour de fête mais ce fut mieux. Comme un pan de ciel bleu qui tombait sur ma vie. – Quand j'eus mes cinquante ans, je m'inventai un cadeau somptueux. J'achetai cinquante tout petits carnets. À chacun d'eux je donnai un titre et l'envoyai à un(e) ami(e). Cinquante amis donc. Ils étaient vierges. Un petit mot indiquait que le réceptionnaire devait y écrire quelque chose, ou coller une image accompagnée d'une légende. Puis l'envoyer à son tour à un(e) ami(e). Celui qui était en sa possession le 20 juin avait en charge de me le retourner car mon cinquantième se profilait... Et voyez à quel point ces belles folies ne sont guère partagées : je n'en reçus qu'un ! Un seul ! Sur cinquante... – J'ai inventé un autre superbe cadeau que j'appelle "l'exemplaire unique". J'achète un (beau) carnet et j'y écris un texte que je ne reprendrai jamais et dont une seule personne possédera l'exclusivité. J'en ai écrit sept à ce jour. Heureuse celle qui en a reçu plusieurs...

Roger Wallet ■

l'écrivain du mois



CHRISTIAN LABORDE

LE D'ARTAGNAN DES MOTS

C'est lui qui avait choisi ce titre pour la revue *Chiendents'* que je lui consacrai, en mars 2012. Il colle toujours à ce qu'il écrit.

Christian Laborde accède à "la célébrité" en 1987, avec *L'os de Dionysos*. Il s'en explique : *Le livre paraît chez un petit éditeur toulousain, Eché, la première semaine de mars. Je suis assigné à comparaître le 8 mars devant le tribunal de grande instance de Tarbes. Le 10 mars, la saisie de mon livre est prononcée pour « trouble à l'ordre public, pornographie, lubricité, danger pour la jeunesse en pleine formation physique et morale ». Et, le 16 mars, je suis viré de l'Éducation nationale. L'Os de Dionysos est le dernier roman censuré en France. Je reste donc le dernier écrivain ayant connu le QHS : Quartier de Haute Syntaxe.*

Précision : le ministre de l'Éducation nationale est alors René Monory, lors de la première cohabitation.

Un polygraphe forcé

Christian Laborde a d'abord écrit de la poésie. *En gascon, la langue de d'Artagnan*. Son grand ami est Claude Nougaro – qui lui consacra une chanson, *Prof de lettres*. Puis le voici

dans l'aventure de *L'idiot international* piloté par Jean-Edern Hallier, et dans *Paroles et musique*. Car tout l'intéresse : les ours (il leur consacre deux livres) mais surtout le cyclisme. Il est l'auteur d'un *Dictionnaire amoureux du Tour de France* (2007) et ne craint pas, à contre-courant, de défendre Pantani, Armstrong ou Contador, convaincus de dopage. Fidèle en amitié jusqu'à la mauvaise foi...

Et les femmes, l'amour, le sexe : *Diane et autres stories en short* (2012). Dix-sept nouvelles torrides.

Baiser, aimer

Il y en a douze dans son nouveau recueil. Mais toutes ne relèvent pas du registre érotique. Comme cet étonnant *Blues du cartable*, où il donne la parole à l'accessoire emblématique d'une prof de lettres. Ou *Talbo*, jolie histoire d'un chien dont hérite le narrateur, en même temps que de la maison de son maître.

Précisons-le de suite : Laborde aime les chutes. Ce n'est pas le meilleur des nouvelles car elles viennent rarement avec le naturel nécessaire. Ce n'est pas le cas de *L'Espagnol*. Dans ce village, l'étranger est bien sûr tenu à l'écart. Il s'en venge en baisant la gent féminine – toujours avec son consentement... et son contentement ! Sauf la dernière qui, la chose faite, s'arrache les habits pour faire croire à une agression. Un sextet de mâles armés de pelles et de

pioches y mettra bon ordre.

Mais, le plus souvent, les amours sont belles. Ferventes et belles. Que ce soit *La femme du garde-barrière* (*Le baiser dura longtemps, mes mains se posèrent sur ses hanches et, quand nos bouches se séparèrent, elle me dit, Viens.*) ou *Madame Richardson* (*Parfois, la pluie les réveillait. Jim, alors, éloignait le drap qui recouvrait leurs corps. Ils écoutaient la pluie, laissaient son chant se poser sur eux, les envelopper, les caresser.*).

la littérature
érotique, si elle
veut exister,
avant d'être
érotique
doit être de la
littérature.

Mais vraiment splendides, les amours le sont dans *Trois saisons*, surtout dans les deux dernières. Il y est d'abord question d'Albane, que le narrateur rencontre lors d'un mariage et dont l'éblouit le long cou blanc : *Ne comptait à cet instant [...] que cette portion verticale d'éclair, cette fine flamme d'eau, jaillissant du col noir de la veste, qui se dirigeait vers la porte ouverte de l'église, vers l'affolante lumière de l'été.* L'intensité de leur mutuelle découverte est une révélation : *Étaient-ce des liens, je ne m'étais jamais senti aussi libre ? Je ne m'étais jamais senti aussi vivant, le monde n'avait jamais été aussi proche.* Albane sans cesse lui échappe, c'est elle qui décide. *J'entrai doucement dans sa douceur, et tout ce que son souffle charriait d'enfance, de neige et de nuit, de désastre et d'aube, était à moi.* Albane se tue, accident de voiture, et le narrateur ne peut s'en consoler.

Il s'en console pourtant, des années plus tard. Elle s'appelle Julie, elle est très jeune et, comme Albane, elle décide de leur amour. *Ah ! mon cœur. Je l'avais pourtant supplié de ne plus mettre le nez dehors, et de se contenter d'expédier les affaires courantes. Pour survivre, je m'étais déconnecté de lui, et lui ne battait plus qu'en sourdine. Mais on ne survit pas quand on prend des distances avec son cœur : on vieillit, c'est tout.* Julie a l'insolence de l'adolescence, l'effronterie et l'audace, et *Sa bouche, c'était juin. Juin, qui m'avait perdu de vue, venait à ma rencontre et ceci : Je ne saurais donner un nom au fruit que fut sa bouche.* Je rêverais de l'avoir écrit... Julie est imprévisible, elle a des élans fougueux et sans aucune retenue, puis elle disparaît sans donner signe de vie. Elle ne manque pas d'une certaine perversion : il est photographe, elle prend des poses suggestives puis obscènes. La chute sera à la hauteur de sa furie : *J'ai déposé sur le lit le corps de Julie. J'ai vidé le sac de voyage de Julie [elle venait de lui dire C'est fini]. J'ai remis ses vêtements à leur place, dans l'armoire, et je suis allé au salon poser sur la table ses notes et son manuel de français. Le sac de voyage*

de Julie, je l'ai rangé dans l'armoire de la chambre d'ami. J'ai pris une douche et, comme tout était en ordre, j'ai appelé les flics.

C'est ce Laborde-là que je préfère. Le vieil ours qui cache des trésors de tendresse...

Madame Richardson

Un mot de la nouvelle qui ouvre l'opus. Elle est courte, dans les sept mille sept cents signes. Elle ne comporte que deux personnages : Éloïse Richardson et Jim. Le mari de la première, un avocat falot, ne sert que de déclencheur. L'histoire est limpide : la pluie, elle n'a pas de parapluie, il lui offre l'abri du sien. On est chez Brassens. Un hôtel. *Il fut tendre, il fut fougueux, il fut tout ce qu'elle voulait. Pas une parcelle de son corps qu'il ne couvrit de baisers, sa bouche, son front, sa nuque, l'intérieur de ses poignets, ses chevilles, son sexe, ses fesses. Elle lui dit qu'elle s'appelait Éloïse. Il se prénomma Jim.*

Les allusions à l'ennuyeux mari ne sont pas trop appuyées. Un peu plus sont celles à la chanson – Laborde caractérise chaque nouvelle par une atmosphère musicale (Brassens, Alicia Keys, Christophe, Trenet, Mike Brant, les Creedence...) mais cela finit vite par faire procédé.

Et puis il y a la chute, cette ultime pirouette qui colore différemment – hélas ! – l'atmosphère de la nouvelle. Elle est ici, pour moi, très évidemment incongrue : *Mme Richardson ouvrit lentement les yeux. Jim dormait toujours. Elle se redressa doucement et, appuyée sur un coude, le regarda dormir. Elle sourit. Jim, c'est sûr, l'aiderait à tuer son mari.* La chute a ceci de terrible qu'elle modifie totalement la personnalité de Mme Richardson, que, par contrecoup, le lecteur se demande si cette si belle histoire n'a pas été totalement téléguidée, préméditée. Elle redéfinit sa vision des deux personnages qui ne sont plus deux amants heureux de s'être trouvés par le plus grand des hasards, mais une machinatrice et une victime (dont on pressent qu'elle sera consentante). Dommage !

Quai des bribes

Les douze nouvelles de *Madame Richardson* sont suivies de cinquante-deux *Mots éparpillés sur le net et dans les journaux* par Christian Laborde.

Les thèmes sont multiples : les ours, le cyclisme, des chansons, des lieux... Et, comment dire ?, tout ceci manque d'unité, de colonne vertébrale. Pour tout dire, on saute du coq à l'âne sans jamais trouver le temps vraiment de s'ancrer quelque part.

Dans le *Chiendents* déjà cité, j'avais publié un magnifique poème, *Le grand remember*. Extrait, que vous entendiez la voix de Christian Laborde – qui aime à scander ses textes sur scène :

place du Capitole / les forains tendaient leurs bâches rayées comme le maillot / du Stade montois / on achetait des foulards vifs / des bâtonnets d'encens / un 33 de Jethro Tull / sur les murs des rues délicieuses / non des tags sans syllabes / mais des mots / des phrases / la syntaxe de la révolte / Occitania libra / libérez Puig Antich / des affichettes annonçaient un concert de Marti / et la venue sur le Larzac des Indiens d'Amérique / moi / je disais que j'étais un crapaud / mon ventre touchait l'humus / mes yeux fixaient le ciel / je chantais la nuit / et mon chant que la lune écoutait mêlait la stupéfiante image des surréalistes et les ogres / les démons les moutons à cornes d'or / de nos histoires à dormir debout / les plus beaux poèmes étaient ceux / de Joan-Peire Tardiu / et de Serge Pey /// Toulouse / je lisais / je marchais / la vie gagnait chaque jour du terrain / je m'installais dans un café dont les miroirs étaient décorés et les becs à pression alignés / comme des girafes chromées / je sortais mon carnet / mon paquet de Stuyvesant / j'allumais une cigarette / elle laissait dans ma bouche un goût de cannelle...

Là oui, Nougaro et Cendrars...

Roger Wallet ■

1. *Le D'Artagnan des mots*, *Chiendents* n°10, éd. du Petit Véhicule (Nantes)

Madame Richardson, Christian Laborde, Robert Laffont, 2014

L'ALTÈRE EGO



À la différence de beaucoup de gens qui trébuchent toute leur vie sur cette question cruciale sans jamais l'avoir résolue, mon ami Didgé sut parfaitement qui il était dès son plus jeune âge ! Il vivait en excellente harmonie avec sa propre personne. Même si d'aucuns lui trouvaient le caractère difficile, il n'était que confiance en soi et quiète assurance. Un résultat qu'il avait obtenu en se refusant à toute évolution superflue de l'esprit quand il eut atteint ses dix ans ! « Didgé je suis et Didgé je reste ! » décréta-t-il. C'est une chance rare de se sentir entier, achevé et pour tout dire, réussi... Didgé avait perçu en son for intérieur l'absolue perfection de son état et n'entendait point en changer ! Des pisse-froid auraient pensé : il est bloqué ! Au contraire : Didgé était abouti ! Il s'était très tôt projeté dans l'avenir, définissant l'adulte en tous points identique au gamin brutal et sournois dans le corps duquel il résidait par hasard.

Depuis lors il considère avec commiseration quiconque tenterait de lui faire accroire que l'esprit humain peut être plastique et perfectible ! Il n'en voit pas l'intérêt, puisque, à ses yeux, il dispose depuis toujours de tout ce dont il a besoin !

Didgé est un homme de principe qui joint la parole au geste et qui accorde la pensée aux actes. Ainsi, Didgé ne retourne-t-il pas à la maison : il rentre chez Bobonne. Didgé n'a pas d'enfants : il a des chiards, des niards, des lardons.

Après le week-end, Didgé est fatigué et il va comme un lundi.

Didgé ne dit pas Robert, Jérôme, André, Monique. Il dit Roro, Jéré,

Dédé, Momo.

Didgé affirme, assène, assume. Il n'est pas avare de ses engagements. Il est toujours élu au sein du groupe, de la clique, de la ligue ou de l'association, quelle qu'elle soit. Une fois en place il prône l'esprit d'équipe. Sauf bien sûr si l'équipe ne lui plaît pas. Comme elle lui plaît rarement Didgé y met un tel bordel qu'il doit bien vite quitter les lieux. Il change donc de havre d'accueil tous les ans parce que « tous des cons ».

Durant ses congés payés Didgé *fait l'Égypte, fait le Maroc, fait la Corse, fait la Grèce*. Didgé trouve qu'au prix qu'on paye, la restauration dans ces pays de métèques, ce n'est pas ça ! Quand il a fini de faire l'un ou l'autre de ces endroits qui n'en demandaient pas tant, Didgé montre les photos de Bobonne devant les pyramides, de Bobonne devant la mer, de Bobonne au restaurant, de lui pris par Bobonne alors qu'il était en train de regarder Bobonne prenant la photo...

Didgé nie l'existence de ce qu'il ignore. Nie l'intérêt qui pourrait être le sien de vérifier que ce qu'il ignore existe. Il conteste la validité d'une pensée ou d'une idée pour peu qu'elle ait été placée dans un livre.

Didgé dit « entre guillemets » et « entre parenthèses » pour souligner son propos. De la même manière il dit « entre guillemets » et « entre parenthèses » pour le nuancer.

Didgé déteste les films en version originale à cause qu'on n'a pas le temps de lire.

Didgé aime les films réalisés d'après une histoire vraie !

Didgé a toujours une combine pour acheter du vin à un type qu'il connaît, là-bas, dans les vignes. Et que si tu veux il peut t'en avoir dix bouteilles pour même pas deux euros le litre.

Didgé sait que tu es un connard parce que, pour le pinard, tu as dit « Non merci ! » et qu'il faut vraiment être un connard pour refuser une occasion pareille !

Didgé va de carabine en syllabe. Est fier comme un bar tabac. Est connu comme le houblon. Aime que les choses soient faites en bon uniforme. Pour finir Didgé a du travail par-dessus la

planche et se dépêche de le faire avant de se faire souffler dans les bretelles. Mais arrêtons là car Didgé déteste – et il n'est pas le seul – les cuistres qui se mouchent avec le dos de la cuiller...

Dans son travail Didgé développe un mélange matois de ruse et d'empathie. Il mime habilement une forme de compréhension virile de la complexité. Il formule ce qu'il en perçoit et l'employeur naïf qui semble entendre cliqueter bellement ses synapses se réjouit de voir palpiter une intelligence dévouée. Il imagine, à tort, tout le profit que l'un et l'autre retireront de cette commensalité salariale. Hélas dans les heures qui suivent l'idée, le projet, le concept dont on pensait qu'il l'avait emporté avec lui pour le cajoler, l'approfondir, le mettre à profit – ou mieux peut-être, pour le réaliser – s'effondre et redevient dans son esprit globuleux une matière inerte, savonneuse et dépourvue de signification.

Pour le reste, Didgé possède une belle santé. Il est énergique et hyper actif. Si une chose n'est pas de l'ordre de l'impossible, au sens de sa conception très personnelle du possible, Didgé va la faire. Il va même la faire sans relâche. Avec fougue, avec passion, avec un enthousiasme trouble. Dès lors le danger guette car s'il pêche à la ligne, il est rapidement coopté au sein du bureau de l'association des poissons rouges en même temps qu'il l'est dans celle des pêcheurs. S'il joue à la pétanque, il crée et développe la buvette, aplanit le terrain à la main, déclare une guerre aux associations voisines et dézingue aux gaz moutarde les pigeons qui pourraient déranger les pointeurs et les tireurs en osant roucouler dans les parages. Didgé, c'est l'alliance réussie du muscle, de l'engagement et de la détermination !

Cet enthousiasme envahissant fait toutefois de mon ami Didgé une calamité ambulante, incapable d'imaginer que le monde fatigué pourrait avec grand soulagement se passer de ses services.

Michel Lalet ■

MAYLIS DE KERANGAL EXPÉDITION



Les éditions Thierry Magnier et la galerie Jeanne Robillard s'associent en 2012 pour créer une nouvelle collection, *Les décadrés*. Le concept est clair : donner carte blanche à un illustrateur puis confier les images à un auteur. Deux albums sont nés : *Raconteurs de minuit* illustré par Claire Gastold et écrit par Philippe Lechermeier (2012) et *Hors-pistes* illustré par Tom Haugomat et écrit par Maylis de Kerangal.

Tom Haugomat est sérigraphiste. Autre particularité très appréciée de cette collection : quelques pages à la fin de l'album permettent au lecteur d'entrer dans l'atelier de l'illustrateur, découvrir cette technique particulière et comprendre l'utilisation des deux couleurs.

Le décor "imposé" par Tom Haugomat est la montagne. La blancheur, la grandeur. La rondeur des vallées, de la neige sur le toit, des arbres, de la route, de la barbe du personnage, des moutons... La douceur de la nature, des oiseaux, des fleurs. Le calme vertigineux, la

lenteur des gestes, la lumière éblouissante. La complicité tendre entre un enfant et un homme.

Les images donnent à entendre le crissement de la neige, le vol des oiseaux, le frémissement des arbres, l'écho de la crevasse. Elles donnent à ressentir le froid et la lumière vive au sommet de la montagne.

Je retrouve dans un de mes carnets ces quelques phrases de Maylis de Kerangal (relevées quelque part, où ?) à propos de son travail d'écriture :

Je choisis un lieu comme décor, puis je laisse les mouvements et les gestes de mes personnages conduire le récit. J'aime décrire les petits tressaillements du corps, car je crois que tout ce qui se vit à l'intérieur de l'être humain a une traduction physique.

Dans ce décor, c'est bien l'expression du ressenti intérieur que partage Maylis de Kerangal. Le cheminement du garçon surpris de retrouver Bruce, un ami de ses parents dont l'évocation est trop douloureuse. *Une promesse que Bruce m'avait faite le jour de mes sept ans – ou plutôt le serment crypté, vaguement inquiétant, d'aller chercher "la montagne en soi".*

Un voyage de découvertes, d'expérimentation, d'observation et de silence. Un silence nécessaire, possible au cœur de l'immensité de la montagne. Le paysage est miroir de l'âme.

Le calvaire est apparu à l'approche du vieux chalet. Une croix de bois, haute et noire. Un

signe pour se souvenir de ceux qui avaient disparu [...]. Alors j'ai regardé autour de moi, longtemps, en retenant mon souffle. J'ai cherché à déceler quelque chose de fatal tapi dans le paysage – je ne voulais pas d'une croix haute et noire qui pousse en moi.

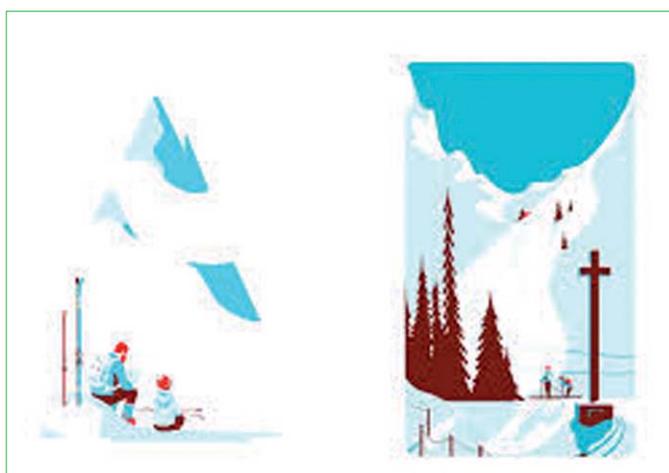
La tension et la force de l'album tiennent à ces silences, aux doutes, aux tremblements intérieurs du personnage. Aux contrastes entre le vide, le plein, le froid, la chaleur, la force et la fragilité.

Dans le roman *Réparer les vivants*, lorsque Marianne Limbres apprend l'accident de son fils Simon, Maylis de Kerangal écrit : *Elle discerne des éboulements, des glissements de terrain, des failles qui sectionnent le sol sous ses pieds.*

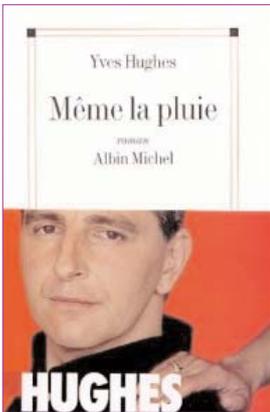
Dans *Hors-pistes*, l'enfant blessé par la vie qui ressent une sorte d'éboulement à l'intérieur de son corps, puis piégé dans la crevasse, ressort différent, plus fort, plus confiant, plus désireux de vivre et surtout empli d'affection pour cet ami Bruce.

Audrey Gaillard ■

Hors-pistes, Maylis de Kerangal, Tom Haugomat, éditions Thierry Magnier, Galerie Jeanne Robillard, 2014



YVES HUGHES "FRAGILES, BLESSÉS"



Yves Hughes est nouvelliste et auteur de dramatiques radio. Un genre particulier qu'il cerne ainsi en atelier d'écriture : quatre personnages maximum, pas de voix off, vingt minutes. J'ai eu l'occasion de l'accueillir dans des écoles au milieu des années 90 et j'ai raconté son travail – écrire une dramatique avec une classe de CM2 – dans un livre titré "L'accroche-cœur", publié par le CRDP d'Amiens dans ces années-là. Sous le pédagogue transparaît l'auteur.

Dans ce très court roman, je le retrouve tel qu'en lui-même : fragile mais tenace, blessé mais agrippé à la vie.

L'histoire : cinq personnages mais d'abord Elle et Lui. Ils se rencontrent sous la pluie, à Paris, *Elle en cils qui gouttent, lui avec ses bouquins en pile*. Ils sont jeunes, ils jouent, ils ont cette belle désinvolture de ceux à qui l'avenir sourit, et ces idées folles de ceux qui l'inventent, leur avenir. Comme d'acheter des livres en deux exemplaires pour que chacun le lise en même temps, ou comme de faire l'amour sous la pluie, mais *Ne plus dire sous la pluie mais dans la pluie*. Un jour vient le désir d'enfant :

- Fais-moi un enfant.
- Quel genre d'enfant ?
- Un tout petit au début...

Toute la légèreté d'Yves Hughes est là. Mais j'anticipe. Elle et Lui déménagent pour aller vivre sur les bords d'un lac à cheval sur deux pays (l'auteur est savoyard).

Un personnage qui leur sert de confident : Yvan. Un autre qui servira de témoin mais aussi d'annonceur : Le Chien. Le dernier personnage est

celle par qui adviendra le drame. C'est l'enfant, elle s'appelle Nadège, elle est vive, tout l'intéresse. Elle illumine leur vie, elle embellit tout ce qu'elle touche, tout ce qu'elle regarde. Jusqu'au jour où *le lac la trahirait* : elle s'y noie.

Après, bien sûr, il n'y a plus rien qui ressemble à la vie. *Elle brandit la parole comme une lame. Elle n'eut pas peur d'appuyer sur ces mots-là*. Elle s'en va. Un jour au téléphone elle lui dit :

– Je voudrais refaire ma vie...

– ...

– Avoir un autre enfant...

Et juste avant de raccrocher :

– Faire un enfant qui ne mourra pas.

Toute la maîtrise de l'écriture dramatique de l'auteur dans ce dialogue.

Le drame est d'autant plus terrible que rien n'est dit de la mort de l'enfant, sinon quelques fragments confus de témoignages. Le mot *morte* n'est pas écrit ni *noyée*. Ce roman est un éloge de l'ellipse.

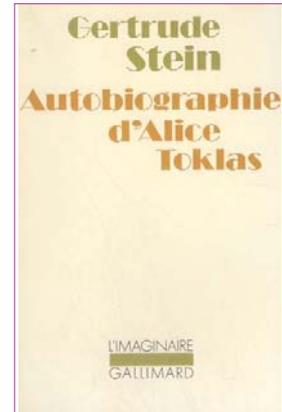
Mais, puisque Yves Hughes est un auteur prolix de polars, il sème les indices, discrètement, d'abord on ne les lit pas puis on s'étonne puis une sourde prescience s'installe : *Et ce serait lui [Le Chien] aussi, le jour d'une pluie, qui serait là tout seul au bout du ponton* [46]. – *Ils ignoraient encore tout et ils riaient* [48]. – *[Il s'endormit.] Sur une prémonition silencieuse et larvée de son destin. Il l'ignorait* [55]. – *Nadège qui partirait nager dans le lac retourné, ce printemps-là* [68]. – *Nadège ignorait que son histoire ne serait pas celle de toutes les petites filles : elle se roulait avec Le Chien contre sa poitrine en riant à l'éternité* [85]. On sort ému de ce texte et troublé précisément par ce ton feutré, mesuré, tragiquement doux.

Peu importe que l'auteur, pour justifier son titre, recoure *in fine* à un artifice qui n'apporte rien. Ce qu'il avait à nous faire sentir, il s'y est employé dans les 115 pages qui précèdent. Elles se lisent le temps d'une ondée.

Roger Wallet ■

Même la pluie, Yves Hughes, Albin Michel, 2001

GERTRUDE STEIN "AU CŒUR DE L'ART"



Je commence à lire et c'est tout de suite d'une telle précision, d'un tel soin, d'un tel choix de vocabulaire, d'une telle présence de personnages. Je suis

séduit, je sais que je le lirai jusqu'à la fin, curieux de cette vie artistique : Picasso, Miss Stein, mademoiselle Stein, Gertrude Stein, Alfy, Matisse. Les tableaux ne valaient encore rien au commencement de ce livre.

Je lis, à haute voix, Pascale conduit, nous arrivons juste comme la lumière me manque, je ne peux plus suivre la ligne, lire les mots. Page 22, ayant repris ma lecture, je comprenais que ce livre allait tout déclencher, j'allais proposer de le lire en feuilleton, j'allais le lire, de manière continue, en public. Où ? Je ne le savais pas encore, mais c'était un moment de l'histoire de la peinture si important, j'allais m'y adonner pleinement, le faire connaître. L'autre idée, plus réaliste parce que plus réalisable, consisterait, dans des moments calmes, à appliquer une seule couleur, monochrome, avec une légère variation lorsqu'il faudrait changer de toile, une toile de 1m x 1m, disons, oui, que c'est une bonne dimension, je recopierais cette *Autobiographie d'Alice Toklas*. C'était, ce soir-là, ce qui me semblait une excellente idée, bien sûr, aussitôt viendraient toutes les causes qui n'en feraient pas un excellent tableau, mais ce soir-là, j'étais même persuadé que ce serait magnifique lorsque toute la galerie serait accrochée avec ces tableaux que j'aurais réalisés. Mon écriture ? Pas forcément, peut-être qu'il me faudrait trouver l'écriture de quelqu'un, engager un véritable casting d'écriture. J'aimerais une calligra-

phie très particulière, j'avais, à cet instant, peur que mon écriture, au début, trop sage, trop appliquée... qu'il ne me faille d'abord écrire un quart d'heure pour la fatiguer, la détendre, je trouvais une vocation artistique! Recopier sur des toiles colorées le texte d'Alice Toklas tout en faisant ainsi un travail d'historien de l'art. J'étais comblé! Une véritable illumination artistique, un truc d'allumé donc qui me plaisait. J'étais réellement persuadé que j'allais le faire. Pas tout le livre? Non, peut-être pas tout le livre, ce qui faisait beaucoup. Mais je restais persuadé qu'en serrant suffisamment les lignes d'écriture cela pouvait être plastique pour le regard du spectateur. Dès la semaine suivante, j'allais mettre en action ce projet intensif. Quelle belle folie! Demain, j'agis avec mes mains, je ferais aussi pourquoi pas... Bon, c'est bon pour toi? On coupe.

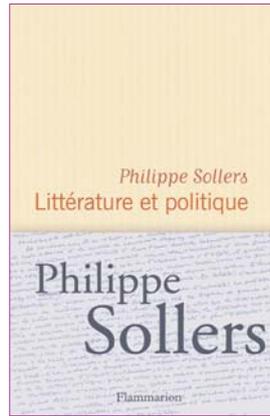
Je continuai, page 86, j'avais rencontré tant de personnages rue de Fleurus, même Kahnweiler était de retour. Une vraie délectation, empathie extraordinaire, vous étiez au cœur de l'art, avec tous les artistes qui commençaient en 1900... 1904, 1907-1914. Dehors, il pleuvait après un début d'après-midi ensoleillé et venteux, c'était fini, la pluie à la vitre coulait en perles larmoyantes. Nous sommes restés à la maison et j'ai lu la merveilleuse et précise *Autobiographie d'Alice Toklas*.

Silberto Torres ■

Autobiographie d'Alice Toklas, Gertrude Stein, Gallimard L'Imaginaire

PHILIPPE SOLLERS "UN ÉLOGE DE LA POLITIQUE"

Elles sont parues, chroniques solleriennes, une par mois, leur flamme alimente et réchauffe notre esprit malicieux. Du 26 septembre 1999 jusqu'au 14 juin 2013, fin du livre. (Beaucoup sont parues dans *Le*



Journal du dimanche.) Le sourire est sur mes lèvres, c'est réjouissant que la littérature puisse ainsi s'emparer du politique et en faire ce qu'elle veut, tour à tour, ironique, insinuante, joyeuse.

Les auteurs sont là, Jarry: *"Il part, courbant le dos, dans le vent du matin, / Et va, de tout son cœur étrangler son prochain"*. Qu'est-ce que la littérature? Hemingway répondra. Breton, Louise Michel et sa correspondance générale (1850-1904) *"Nous partirons l'hiver, par les tempêtes. Pardonnez-moi cette folie-là, mais j'aime le danger"*. Les Papes seront présents. Je découvre que si le journal n'en publiait qu'une seule, Sollers en écrivait plusieurs, six pour le 31 janvier 2000.

Ah! Une mesure pour la Présidence: Le Quinquagénaire: *"Tout candidat (ou candidate) à la direction de l'État devra impérativement avoir cinquante ans et sera élu pour un an renouvelable pendant cinq ans. Ensuite, stop, à la retraite. Place aux nouveaux acteurs"*. C'est réjouissant, jouissif, tant de légèreté, de connaissances précises, d'informations capitales: Pillage: *"Nous apprenons ainsi, dans un rapport intitulé Le Vol de l'Histoire, que les revenus annuels tirés du trafic des biens culturels sont évalués à vingt milliards de francs, ce qui en fait le plus important après la drogue"*. Oui, en 2000, le franc.

Reprenons, lecture au hasard, ouvrez, Toujours Ségo (Jusqu'où pourra aller Ségolène Royal?), picorez, à l'envi: *"Bertrand Cantat, lui star du groupe Noir Désir, chante: Si tout devient opaque / ma reine, ma reine, / J'ai bien aimé ta paire de claques / Et surtout ton dernier baiser"*. Continuez, inquiétant événement *"La vérité est plutôt confuse, rampante, comprimée, décébrée"*. *"Fanny se rétracte, Patricia*

s'évapore, Djamel est mort, le pauvre Dominique Baudis était innocent, Toulouse explose". Une personne en particulier? Index des noms des personnes citées ou désignées, page 753. Outreau, Frêche, Aviaire, Verdun, Casanova, Dante, Courjault Véronique. Il raconte notre époque, de Mitterrand à Sarkozy, passe par Machiavel pour aller à DSK, Poutine, une franchise flamboyante, un ton qui enchante, moque les uns, tance les autres, la littérature peut juger de la politique.

"La politique fait semblant de maîtriser un monde qui lui échappe, elle va toujours dans le même sens (gauche effondrée, droite en miettes), alors que la littérature, elle, est sans arrêt partout et nulle part. Ouvrez un livre digne de ce nom: la vraie morale est là, avec l'acide ou l'ironie qui conviennent à chaque situation. Mais je m'aperçois maintenant de ce paradoxe: pour avoir su mobiliser, à travers moi, toute la littérature depuis si longtemps, ce livre est en définitive, au moment dange-reux où elle semble déconsidérée partout, un vibrant éloge de la politique". Chronique courte, lecture aisée.

Dominique Navet ■

Littérature et politique, Philippe Sollers, Flammarion, 2014

RÉGIS JAUFFRET "QUAND LE LECTEUR RESTE HORS LE LIVRE"



En général, quand la lecture des trente premières pages révèle une écriture ou un univers fictionnel qui ne m'intéressent ou ne m'intriguent pas, je ferme le livre. "Histoire d'a-

mour”, je suis allé au bout (160 pages denses). Parce que je n’avais jamais lu Régis Jauffret qui avait écrit (“Microfictions” en 2007) un texte très proche dans la forme d’un journal par moi tenu quelques années plus tôt : chaque jour un texte qui devait être, au moins partiellement, fictionnel. C’est “Histoire d’amour” qui, cette nuit-là, me tomba sous la main, dans une maison amie où je m’interrogeais sur le fil de ma vie. Tout ceci a à voir avec le livre, bien sûr...

Que raconte Jauffret ? Une histoire sordide : *Un matin, je l’ai vue assise en face de moi dans le wagon de métro qui me ramenait du lycée. J’ai tout de suite compris qu’elle serait ma femme.* Voilà le point de départ, d’où tout va découler. Car l’homme va non seulement s’obstiner au-delà du raisonnable pour parvenir à son but – faire de cette femme sa femme, l’épouser et lui faire un enfant – mais il va outrepasser les limites du droit : il la viole et la viole (dès la 6^{ème} page). Elle a beau le fuir, déménager, ne jamais répondre à ses propositions, toujours il la traque et revient. Il la bouscule, il la gifle, il la déshabille, il s’impose dans sa vie, il la prend sexuellement dans le salon ou la chambre ou dans sa voiture. Elle est terrorisée, elle crie, elle pleure puis elle semble se résigner. C’est terrible.

J’ai posé la main sur son épaule, je l’ai laissée glisser. J’ai caressé son sein, il est devenu plus ferme sous mes doigts. Je lui ai dit qu’elle avait beaucoup de chance d’avoir cette poitrine, trop de femmes avaient des seins petits, ou des poches flasques qui rebuttaient les hommes. Elle continuait à pleurer, je lui ai léché le visage. Elle pleurait de plus en plus fort, se trémoussant, se griffant, hurlant. Ensuite, elle m’a repoussé et elle a bondi hors du lit. Elle a couru s’enfermer dans les toilettes. [p. 62]

J’élimine d’emblée les avis offusqués sur un personnage aussi pervers : un auteur a toutes les libertés de sujet et d’écriture. Ça ne se discute pas. N’empêche que le lecteur que je suis peut légitimement se poser un certain nombre de questions – je n’en élimine

qu’une : celle des rapports entre la fiction et la “réalité de vie” de l’auteur. La première, j’en parlerai plus tard.

Les autres tiennent au sujet même. L’auteur entend-il dresser le portrait d’un homme atteint d’une maladie mentale – et quelle ? Le fait de dire “je” est plus impliquant que le “il”. Mais en ce cas il en dit peu car, en vingt pages, il a tout révélé de ses états d’âme et de sa façon d’agir qui vont ensuite se répéter sans véritablement s’intensifier.

Même question concernant le second personnage de ce huis clos, la femme. Par quelle aberration ne se protège-t-elle pas efficacement ? Au début elle porte plainte pour viol mais se rétracte finalement. Elle finit par accepter ces intrusions violentes dans sa vie et, peut-être, par y prendre parfois du plaisir. On perçoit là le risque d’une lecture “beauf” de cette histoire, qui voudrait qu’elles soient “toutes des salopes” et qu’elles aiment finalement qu’on les y force (le fantasme du viol). L’auteur prête des réflexions à l’homme mais la femme n’a que des réactions physiques. On n’en saura donc rien. Les dernières phrases sont évidemment terrorisantes de froideur et d’inconscience – la femme est morte : *Je pense toujours à Sophie. Je me souviens de nos étreintes. J’ai connu avec elle ma seule histoire d’amour.*

Je me suis demandé : serait-ce une sorte de fable qui évoquerait le pseudo bonheur des amours forcées ? Mais les violences régulières sont de trop.

Ma première question tient à l’écriture même et à la construction du texte. Seul l’homme parle, elle ne prononce pas de mots. Il agit, elle subit. Il la baise, elle n’exprime pas de désirs. La domination totale de l’homme est inscrite dans ce choix stylistique : il a la parole, il a le pouvoir. Le scénario en revanche me semble souffrir d’un processus difficile à traiter : la répétition. Vingt fois l’homme accomplit les mêmes actions, prononce les mêmes mots, effectue les mêmes déplacements. Dès la deuxième le lecteur a compris : cet homme est cinglé et il ira au bout. Il y va, mais cent vingt pages

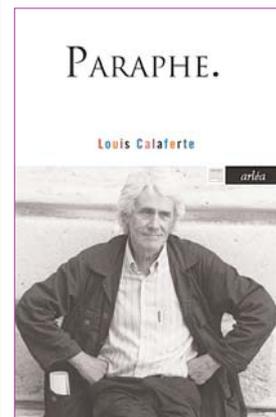
à se répéter, c’est très long... Pourquoi ressentir cela alors que la longueur des répétitions dans le temps quotidien, chez Duras ou chez Ernaux, est si pleine de charme et d’intérêt ? Parce que, je crois, le récit n’est que dans l’action. Ce que l’homme répète, ce sont des trajets, des déplacements, des montées et descentes d’escaliers... Il ne s’arrête jamais – sans doute que dans ce genre de maladie on est incapable de réfléchir...

En définitive, au-delà d’une incursion courageuse dans une problématique risquée – très souvent peu vraisemblable dans ce qui est raconté – j’ai le sentiment d’une “fausse audace”, d’un traitement thématique au bout du compte désinvolte. Jauffret nous étourdit à force de raconter. Il n’affirme ni la fable, ni le dossier analytique. Il reste dans l’anecdote du fait divers.

Leo Montillot ■

Histoire d’amour, Régis Jauffret, éd. Verticales (1997), Folio (1999)

LOUIS CALAFERTE “DÉCEVANT !”



Cent soixante-dix pages d’aphorismes, de pensées, de traits d’esprit, de réflexions. Je ne prise guère le genre, la plupart des traits que je lis ne reposant

souvent que sur une pirouette. Tel le premier : *Tout ce que je dis n’a aucune importance, comme tout ce que je ne dis pas* ; ou le dernier : *Salut Bonsoir Adieu Dormez sur vos deux oreilles et soignez bien vos canaris.* Et puis, sur la conduite de la vie, nul – fût-il écrivain – n’a à apprendre à personne.

Reste donc à papillonner, à picorer, à se laisser guider par l’envie ou la lassitude. Je n’aime pas la misogynie

convenue du monsieur, qui fait suivre la rubrique Femmes de Pour s'en débarrasser. Facile !

J'ai vainement cherché une rubrique consacrée à l'écriture. Il n'y a pas dix aphorismes à ce propos sur les douzents du bouquin. Et ils sont d'une pauvreté affligeante : *J'écris sur des feuilles blanches – Cette complicité entre le papier et moi – Mes stylos aiment mon style...*

Bref, une tenace déception. Le beau moment : le point qui, dans le titre, suit le mot *Paraphe*.

Aulde Loire ■

Paraphe, Louis Calaferte, Arléa, 2011

JOËLLE BRIÈRE "SÉPIA"



Un tout petit livre de ... poèmes en prose ? très brèves nouvelles ? Cinquante-deux photos – noir et blanc, à bords dentelés – cinquante-deux texticules, de qua-

tre cents à deux mille quatre cents signes. Facile, bien sûr, et effet assuré avec la nostalgie...

Pourtant il n'y a pas que ça. Il y a aussi ceci, vers la fin : *Une faim en soie* – l'auteure ne s'y est pas trompée, qui en a fait son titre – *C'est la fin de l'été ou le début de l'automne. On a étendu une couverture sous le pommier oublié de Saint-Léonard. Un vieux pommier tordu qui n'est à personne et qui toutes les années fabrique des kyrielles de petites pommes immangeables. Sur la couverture il y a nos deux livres. / Le livre de Nicole et le mien. / On nous avait dit : / – Il fait trop chaud pour courir, allongez-vous, faites la sieste, lisez ! / On avait obéi. / La sieste a déraillé quand Nicole a voulu lire mon livre avec moi et*

qu'elle s'est approchée à se coller à moi. Elle a mis son bras autour de mon épaule. Sa bouche arrivait à hauteur de mon oreille. On a lu. Un peu. Et puis, elle s'est mise à me lécher l'oreille à petits coups. Un coup pointu. Un coup tendre. Un coup pointu. Un coup tendre. Un coup savant. Un coup plus tendre que tendre. Je la laissais faire en rougissant, en faisant semblant de lire mais en écoutant cette petite faim étrange et vibronnante qui m'entamait le ventre et ruisselait jusqu'à m'ankyloser les genoux. / à un moment, je n'ai pas voulu être en reste. J'ai lâché mon livre et je me suis retournée. Nous nous sommes retrouvées bouche à bouche. Avec les yeux elle a dit non, elle a dit oui. Je lui ai rendu ses petites agaceries d'oreilles sur ses petites lèvres. Et puis ma langue a cherché le goût de sa salive de bébé. Elle l'a trouvée. C'était le goût parfait. Le goût qui se mariait exactement à la petite faim grésillante de mon ventre. Une faim en soie.

Les cinquante et un autres textes sont convenus : nostalgie nostalgie. Quelques belles trouvailles – *C'est peut-être le portrait de la petite sœur de ma mère [...]* *Celle qui a pourri le ventre de ma grand-mère sépia* (Septicémie).

Mais voilà : ça ne suffit pas à faire un livre. Surtout si l'on ajoute des erreurs de typo dommageables : espace avant le point, virgule après *Mais* (l'auteure est en cause), absence d'espaces variables qui, sur des lignes de quarante signes, est d'une évidence terrible !

Jean Wiart ■

Une faim en soie, Joëlle Brière, Les éditions de la renarde rouge, 1999

JEAN-NOËL PANCRAZI "L'ULTIME LEÇON"

Dans ce mince roman ? récit ? (puisqu'il est des accents qui ne trompent pas), l'auteur nous livre les derniers jours de sa mère, Renée Camps. Elle n'a déjà plus la force de rien. Il doit la porter de pièce en pièce et jusqu'aux toilettes, elle qui n'a jamais dépendu de personne. Elle n'accepte cette humiliation que pour l'ultime leçon :



Quand elle avait fini, elle essayait [...] d'ouvrir davantage les cuisses, en me fixant de ses yeux où un peu de bleu, de souvenir de sa jeunesse revenait, comme pour

me montrer d'où j'étais venu [...], comme pour m'inciter à revenir, à mourir en elle. Tout est déchirant, bien sûr, écrit avec une extrême sensibilité qui, comme Renée Camps, laisse le passé de la vie affleurer dans chaque geste. Très vite vient le moment où elle n'a plus d'intérêt à visiter chaque pièce pour vérifier que tout est en ordre, bien propre, bien rangé. Comme sa vie. Puis l'hôpital, inévitable mais il est trop tard, la maison de repos et, avant que le fils ait pu la visiter, "Madame Camps est décédée." La description est précise, minutieuse, impitoyable. D'une émotion intense parce que retenue.

Mais pourquoi faut-il que l'auteur nous assène, vers le début et vers la fin, deux passages d'une douzaine de pages avec des phrases d'une lecture impossible, tant leur structure grammaticale est complexe, je dirais même illisible, bien que correcte ? Exemple :

[pages 29/30] *Je savais que, quand elle était seule, elle la [une photo] regardait des soirs entiers, montait en rêve l'escalier, embrassait du regard tout ce qu'elle croyait avoir réalisé pour toujours, allait vers le buffet en bois de cèdre ajouré, le pouf rouge et noir, les plateaux de cuivre avec leurs bouquets d'émaux qui n'avaient pas bougé sur le mur du fond, qu'avaient briqués, comme devinant qu'elle reviendrait les voir un jour, les femmes arabes occupant, depuis son départ, la maison : même si elle avait beaucoup vieilli, même si ses traits étaient davantage déformés par la fatigue de ce dernier voyage, par l'effort qu'elle avait dû accomplir en descendant,*

malgré sa douleur au genou, les trois marches du train de Constantine, trimbalée, sans repères, par le vent de sable sur le quai de la gare, elles reconnaîtraient tout de suite en elle la petite bibliothécaire qui, essoufflée et tendue dans sa blouse bleue, venait leur prendre, lorsqu'elle les voyait attendre sur le trottoir de l'école, muettes sous leur voile trempés par la pluie froide, les lettres de rappel des livres empruntés qu'elles ne comprenaient pas, qu'elles ne pouvaient pas lire, leur disait en arabe qu'elles n'étaient pas condamnées, que c'était juste des amendes qui ne comptaient pas et qu'elle se hâtait, soucieuse de ne pas aggraver leur misère, d'effacer ou de régler elle-même afin qu'elles puissent repartir sans effroi ni honte ni révolte vers le village Nègre déjà inondé.

Phrase en deux propositions principales, l'une de deux mots (*Je savais*), l'autre de dix mots (*elles reconnaîtraient tout de suite en elle la petite bibliothécaire*) juxtaposées par deux points.

Première proposition principale. Quatre subordinées conjonctives juxtaposées (six mots, cinq mots, douze mots dont une relative, et cinquante-quatre mots, dont une relative complétée d'une conjonctive de comparaison) renforcées par une conjonctive de temps (quatre mots)

Seconde proposition principale. Les deux points indiquent une relation de conséquence qui, par le sens, ne saurait expliciter que le *devenant qu'elle reviendrait les voir un jour*. Cette seconde partie comporte, dans l'ordre, deux subordinées conjonctives (dont une complétée par une relative); la principale démarre grammaticalement à *même si...*, et donc par deux subordinées conditionnelles, avant d'en arriver au verbe principal, *elles reconnaîtraient* – qui, *elles*? Eh bien *les femmes arabes*, citées soixante-six mots avant, dans la première partie! – que vont suivre quatre relatives et cinq conjonctives...

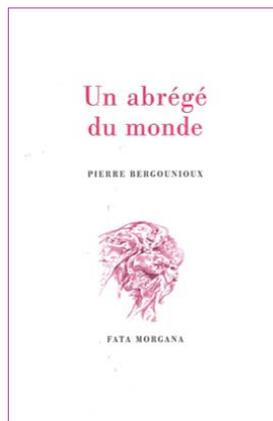
Lire cette phrase est, vous en conviendrez, surhumain. Et c'est loin d'être le seul exemple du livre. Jean-

Noël Pancrazi voudrait-il nous faire sentir son agrégation? Mais il est agrégé de lettres modernes, pas anciennes, même si sa première œuvre était un essai sur Mallarmé. Je trouve dommage que l'éditeur ne lui ait pas fait sentir à quel point, dans ces pages-là, il éloignait le lecteur de cette petite bonne femme, humble entre les humbles, attachée au brillant de ses brûleurs de gazinière et à l'irréprochabilité des plis de sa jupe. N'est pas Michon qui veut... Il est si touchant quand il nous parle de son corps...

Leo Montillot ■

Renée Camps, Jean-Noël Pancrazi, Gallimard, 2001, Folio

PIERRE BERGOUNIOUX "L'INSONDABLE MYSTÈRE DES ORIGINES"



Pierre Bergounioux fait partie de ce quarteron de "Pierre" qui manie la langue avec une justesse et une connaissance

profonde sans égales, aux côtés de Michon, de Paschet et de Charras. Pas d'admiration inconditionnelle cependant, pour aucun des quatre. Aimer, c'est se tenir à distance, c'est garder sa faculté de jugement. Sinon on parle de passion et alors on oublie tout sens critique...

Un abrégé du monde n'est pas du tout meilleur Bergounioux – que sont *Le matin des origines* ou *Miette* ou... – mais pas non plus l'obtus obsessionnel de *Géologies* dont le style tourne à vide. *L'abrégé* en question est un petit coffret dans lequel l'enfant qu'il fut enfermait ses trésors, en attendant qu'ils lui livrent leurs secrets: *Je vois*

les agates, la gousse brune d'une espèce d'acacia, le petit parallélépipède de bois précieux, exotique, d'un rouge sombre, comme liquide, l'écrou borgne, chromé, ramassé dans le caniveau, devant la poste principale, un fragment de silex d'un noir intense, à cassure conchoïdale, coupante, et patine blanche, pulvérulente, des hannetons aux pattes mutilées, [...] un gros fragment de verre dont il me plaît d'imaginer qu'il pourrait s'agir d'une volumineuse émeraude alors que je vois bien qu'il ressemble à s'y méprendre aux gros isolateurs électriques, sur les pylônes...

La force de Bergounioux est, plus qu'aucun autre auteur, d'ériger les attermoissements, les incertitudes de la vie quotidienne en des tragédies mesurées que le savoir finira par dénouer. Sauf ce qui demeure, par essence, un mystère: *C'est ce que j'ai vu d'abord, la ruine inattendue, silencieuse de tout, à l'arrière-plan sur lequel se détachait la demoiselle [...] Avec ça, je me découvrais plus désireux que je l'avais jamais été pour quoi que ce fût de la garder à portée de main ou de m'établir dans son voisinage immédiat pour ne plus le quitter.*

Il restitue, dans une langue plus qu'aucune autre ouvragée, les méandres d'une pensée adolescente sur le monde, constituée de sensations prises à la vie même et d'interrogations incessantes que la lecture peu à peu organisera (ici, l'analyse de Marx sur les *bonnes terres* et les *moins bonnes terres*).

Des dessins (au fusain?) de Paul de Pignol accompagnent cette très belle édition de Fata Morgana. Ils ont la même précision dans le détail que le texte de Bergounioux et, en même temps, ils gardent le même mystère sur la nature minérale de leur objet. Car Bergounioux n'épuise jamais le mystère des origines...

Jean Wiart ■

Un abrégé du monde, Pierre Bergounioux, Fata Morgana, 2014

SIMONE S'ENNUIE



Simone H. habite une résidence à Bazeille-Mouzon. Le magnétophone a tourné durant deux heures. Elle a raconté sa vie, ses exploits... Simone parle facilement. Elle adore ça. Elle le fait avec une grande aisance et un sens aigu de sa propre mise en scène. Extraits...

- Mes voisins me font chier, je lui ai dit...

- Soyez positive, m'a répondu le nazithérapeute : faites chier vos voisins !

- Mais comment dois-je m'y prendre Docteur ?, j'ai demandé.

Il m'a donné des conseils.

J'ai acheté pour moins de vingt euros un petit compresseur électrique capable de pousser de l'air à plus de quinze bars. Pour la même somme, j'ai acquis des raccords permettant d'adapter l'embout du compresseur sur l'un de mes robinets. J'ai effectué les branchements. J'ai fermé soigneusement toutes les autres arrivées d'eau et j'ai mis le compresseur en marche. Quinze bars dans la tuyauterie de l'immeuble, je peux vous dire que ça repousse les grenouilles jusqu'à la nappe phréatique ! Lorsque mes voisins ouvraient un robinet ou tiraient la chasse d'eau, ils avaient droit à un jet d'air comprimé qui leur sifflait aux oreilles. Mais plus une goutte d'eau !

J'ai branché le compresseur aux heures stratégiques : celle par exemple où leur bruyante et désagréable progéniture n'a d'autre ambition que de barboter dans une baignoire emplie de petits canards et de bateaux en plastique en poussant des cris perçants qui me vrillent les oreilles. J'ai pas mal trompété dans les tuyaux aux heures matinales : celle de la douche, celle du caca et du café, celle des ablutions ! Par mes fenêtres qui donnent sur la cour intérieure de l'immeuble j'ai pu entendre les chants mélodieux de mes voisins montant de tous les étages...

Le compresseur c'était vraiment bien mais fallait changer et je suis retournée voir le spécialiste.

- Docteur, je m'ennuie !

- Vous avez besoin de voir du monde Madame Simone, il m'a dit.

- Oui, c'est ça Docteur ! Des visites...

J'ai passé une série de petites annonces, concernant chacun des appartements de mes voisins, libellées à peu près comme suit :

Cause décès, vends très urgent vaste appartement de 120 m². Prix à saisir (là, j'ai indiqué un prix pas même égal au tiers de ceux du quartier). Appeler au (j'ai donné le téléphone de chaque voisin pour chaque annonce) après 21h30 ou bien le matin, entre 6h00 et 7h00.

Et c'est beau quand la vie reprend dans un immeuble...

Ça enregistre ? Oui ? Je vais vous dire : l'ennui ça vous colle aux membres et la solitude, c'est une sale bête. Alors je suis encore retournée chez le marabout :

- Vous savez que mes voisins m'emmerdent toujours, j'ai dit.

- Soyez constructive !, m'a suggéré l'homme de l'Art.

- Moi vous savez Docteur, les jeux de construction...

- Rendez-les heureux alors. Si vous pouvez...

Bonne idée ! J'ai pensé que j'aurais autant de plaisir à leur faire des petits cadeaux qu'eux à les recevoir...

Durant plusieurs jours j'ai épluché des magazines et j'ai ramassé avec

grand soin tous les prospectus publicitaires qu'on vous donne au centre commercial ou que l'on trouve dans les corbeilles à papier placées pas trop loin des boîtes aux lettres, comme les cartes de visite des gourous, des caritatifs et des escrocs...

Pour la Mouffrathon qui aime les œuvres fabriquées avec les pieds, peintes avec la bouche ou bien cousues avec les paupières par des tétraplégiques, je l'ai abonnée aux productions du Bon Secours de la Vierge avec promesse de don.

Et puis les autres cadeaux sont arrivés et mes voisins ont manifesté leur joie :

J'ai entendu Corinne Caluire qui braillait dans le hall : Jacques, c'est quoi ce catalogue à ton nom : « Rencontres coquines en région avec hommes bien membrés » ? C'est quoi, Jacques ?

Robert Parsang du deuxième hurlait un soir sur le palier : « Mais merde ! Vous êtes sûr que vous vous gourez pas de client ? J'ai l'air d'avoir une barbe et une gandoura ? Gilberte ? Gilberte ? C'est toi qu'as commandé des pizzas halal ? Putain, c'est une « Quat' boulettes » ! Je déteste ça ! Gilberte, t'as pas vingt euros ? Putain, c'est pas donné votre truc ! »

J'ai vu Jeannine Merbouze face aux cinq types quand elle a ouvert sa porte :

- Bonjour ! C'est le foyer du Bon Secours qui nous envoie. Paraît qu'on peut dormir mon frère, mes cousins et moi. C'est gentil Madame de nous héberger. Si toutes les Françaises étaient comme vous...

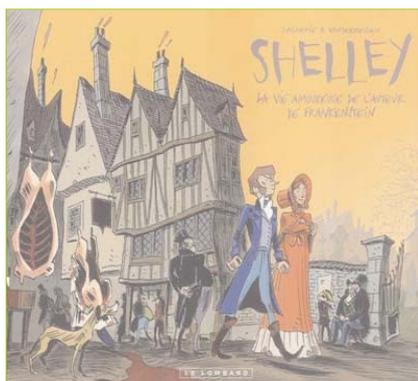
- Marcel ! Marcel au secours... Y a des nègres qui sont en train de s'installer dans le salon !

Les anecdotes de Simone H. fourmillent de méfaits de ce type et j'ai songé que ne pas habiter le même immeuble qu'elle est une chance qu'il ne faut pas sous-estimer. À la fin de l'entretien elle m'a gentiment accompagné jusqu'à la sortie de la résidence après avoir ajouté hors micro :

- Je m'ennuie toujours et je suis un peu à court d'idée... Alors c'est pas pour vous forcer la main, mais s'il vous en vient une...

Michel Lalet ■

ROMANTISME SO BRITISH



Le sous titre est trompeur, l'album s'attardant davantage sur la vie amoureuse de l'époux de Mary Shelley que sur celle de l'auteur de Frankenstein. Un drôle de loustic, le Sir Percy

Byshe Shelley. Renvoyé d'Oxford en 1811, à dix-sept ans, pour avoir rédigé et diffusé auprès de tous les évêques d'Angleterre une brochure intitulée "De la nécessité de l'athéisme". Shelley le poète maudit, personnage sulfureux, intime de Byron, pionnier du romantisme anglais, punk avant l'heure, dont le décès à vingt-six ans au large des côtes italiennes contribua à construire la légende.

Un jeune homme haï par ses contemporains dont va tomber amoureuse Mary Godwyn, sa future seconde épouse. La célèbre romancière avait, il faut dire, baigné depuis sa tendre enfance dans une ambiance des plus modernes aux côtés d'une mère philosophe et d'un père, William Godwin, qui fut l'un des premiers penseurs anarchistes établis à Londres.

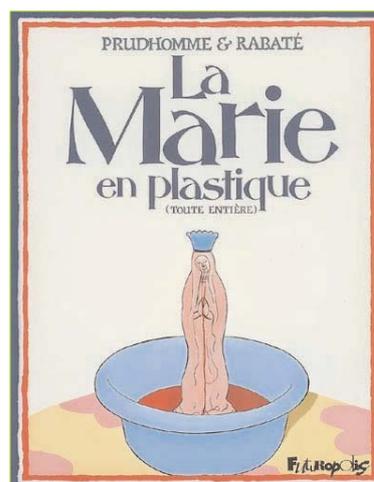
Cet album au format atypique, réédition en un seul volume d'un diptyque paru précédemment, revient sur la construction de leurs relations en se focalisant néanmoins largement plus sur Percy que sur Mary. Ici, aux faits historiques avérés, David Vandermeulen a associé des éléments d'un roman de Mary Shelley peu connu sous nos contrées, "Le dernier homme". Dans ce roman, une épidémie ravage l'Europe et la couronne d'Angleterre tombe. Le scénariste a inséré ces épisodes dans son récit de la vie des Shelley et c'est, à mon avis, là que le bât blesse, ce mélange des genres ne permettant pas de distinguer clairement la réalité de la fiction. Personnellement, j'aurais préféré que la biographie reste réaliste jusqu'au bout et je ne vois pas ce que les éléments du roman apocalyptique apportent de plus.

En dehors de cette réserve d'importance, je dois reconnaître que l'atmosphère gothico-décadente propre aux prémices du romantisme anglais est bien rendue et qu'il est fort agréable de croiser au fil des pages des figures comme celles de Byron ou de John Polidori, un auteur auquel on attribue la paternité du vampirisme en littérature.

Une plongée à la source du romantisme, peut-être un peu légère, manquant parfois de fond, mais qui peut constituer une bonne introduction à la découverte de personnalités marquantes des lettres européennes.

Shelley: la vie amoureuse de l'auteur de Frankenstein, de Casanave et Vandermeulen. Le Lombard, 2014. 288 pages. 22,50 euros.

MIRACLE CHEZ LES PLOUCS



Une famille lambda, où les grands-parents vivent chez leur fille mariée et maman de deux enfants. Le grand-père est un communiste de la première heure et la grand-mère une fervente croyante. Pour elle, son mari est un mécréant, un sale rouge. Pour lui, sa

femme est une grenouille de bénitier. Ils ne s'épargnent aucune insulte, aucun coup vache, au grand dam de leur fille et de leur gendre. De retour de Lourdes, la mamy installe une vierge en plastique sur la télé. En réponse, le papy va accrocher juste derrière le portrait de Lénine. La coupe semble pleine, prête à déborder, et les menaces fusent: "Si vous saviez comme vous me fatiguez [...] vous n'êtes que des vieux gâteaux qui nous polluez la vie [...] Si ça continue je vous fous en maison de vieux". Et le jour où la vierge pleure sans raison des larmes de sang, tout le monde va basculer dans un tourbillon d'événements dont il sera difficile de se remettre.

C'est Rabaté comme je l'aime, celui des petits ruisseaux ou des pieds dedans, parfaitement à l'aise pour croquer la France d'en bas, pour mettre en scène le quotidien d'anonymes dans des coins perdus de province. Ici c'est caricatural mais en même temps très réaliste. Caricatural parce que les portraits du représentant de la lutte des classes abonné à L'Huma et de sa femme bigote sont tirés à l'extrême, comme celui du frangin bien beauf amateur de Ricard. Et très réaliste parce que chaque séquence sonne vrai, des engueulades aux dîners de famille, des discussions de couple aux jeux d'enfants. C'est touchant aussi sur la fin et puis drôle souvent, très souvent même. Les dialogues sont ciselés, la répartition de chacun donnant du sel à l'ensemble.

J'ai par contre eu beaucoup de mal avec le dessin particulièrement naïf et les couleurs pas folichonnes du tout. Mais on s'y fait assez vite et, une fois à l'aise pour reconnaître chaque protagoniste, on se laisse davantage porter par l'histoire que par le graphisme.

Au final, cette chronique familiale douce-amère est un régal de justesse et de drôlerie. Un bonbon sucré à déguster sans modération.

Jérôme Prévost ■

La Marie en plastique (toute entière), de Prudhomme et Rabaté. Futuropolis, 2008. 118 pages. 20 euros.

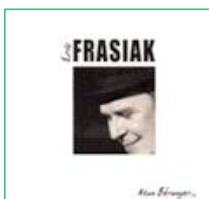


27 fois l'aurore

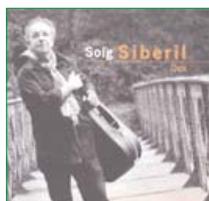
C'est évident, les tournées, la route, ça rapproche. C'est ainsi que Salomé Leclerc a sympathisé avec les deux musiciens qui l'ont accompagnée, à savoir Philippe Brault et Benoît Rocheleau. Le premier, multi-instrumentiste, qui a notamment été directeur musical de Pierre Lapointe, a réalisé l'album avec Salomé et le second a fait résonner son trombone, pour une combinaison musicale peu commune sur de nombreux titres. On obtient ainsi tous les ingrédients qui sont venus enrichir ce nouvel album : des sonorités électro (notamment l'utilisation récurrente du moog), ponctuées de cuivres (trombones, cornets, clairons, etc.). Les musiques sont planantes mais dégagent une énergie rythmique sous-jacente que Salomé met très bien en valeur sur scène. On retrouve l'esprit du premier album *Sous les arbres* avec des textes volontairement énigmatiques, mais l'ambiance est un peu plus sombre dans les lignes mélodiques.

Mon Béranger

Une bonne surprise à la première écoute de cet album. J'adore François Béranger et j'ai pensé en me procurant le CD : "Tiens, encore un album avec des reprises de Béranger". Oui, mais là Éric Frasiak, lui-même auteur, compositeur et interprète depuis plus de trente ans et six albums à son actif, ça vous change la gueule de la reprise ! Je me suis dit que cela devait le démanger de réaliser ce rêve d'enfin graver les chansons qui avaient bercé son adolescence. Et franchement, là, je ne suis pas déçu. Déjà par le choix des dix-sept chansons du maître. Car ce ne sont pas les plus connues (pour au moins la moitié), et pas non plus les plus faciles à reprendre. Éric Frasiak a réussi ici son pari de faire renaître avec "Son Béranger" les



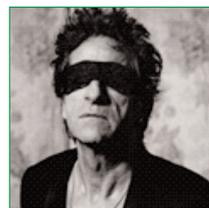
chansons intemporelles de ce grand monsieur de la chanson française. Par sa voix chaude, sa façon d'interpréter la poésie et la musique, la sobriété et l'originalité des arrangements et le choix des musiciens qui l'ont accompagné pour cette merveilleuse aventure, le résultat est à la hauteur de son modèle. Et ça, c'est assez rare pour être noté. Mes chansons préférées : *Tranche de vie*, *Tous ces mots terribles*, *Tango de l'ennui*, *Paris Lumière*, *Le vieux rêve*, *Chanson à danser...* Mais aussi la dix-huitième plage de l'album, et seule composition d'Éric Frasiak avec ce titre *François Béranger* : un hommage poignant, sincère et émouvant à ce grand troubadour contestataire des temps modernes. Et qui laisse une impression de sérénité après ces soixante-dix-huit minutes de bonheur (eh, pas radin le père Frasiak...). En bref, amis de la chanson folk contestataire, un disque chaudement recommandé.



Dek

Soïg Sibéril signe son dixième album solo "Dek" ("dix" en breton). Résolument acoustique, il révèle un retour aux sources avec maturité. Guitariste incontournable et autodidacte, Soïg Sibéril est au service de la musique bretonne depuis plus de trente-cinq ans. Il maîtrise et développe la technique de l'open tuning en utilisant d'autres accordages que l'accordage classique. Au cours de sa carrière, il a travaillé avec Alan Stivell, Didier Squiban, Jacques Pellen, Jacky Mollard, Jean-Charles Guichen, Érik Marchand, Denez Prigent... Avec son dixième album intimiste, Soïg Sibéril fait référence à des musiciens hors du commun : Kishor Gosh (joueur de sitar indien), Allan MacDonald (cornemuse écossaise), Gordon Duncan (virtuose de la grande cornemuse), Turlough O'Carolan (harpiste et compositeur irlandais). Des chanteurs et interprètes celtes inspirent également son répertoire (Roland Brou, Évelyne

Girardon, Armel an Higer, Jamie MacMeenemy) ainsi que des musiciens qu'il a également côtoyés au fil de ses aventures (groupes Joa et Orion). L'album dégage de très belles sonorités. L'atmosphère est sereine. Les nouvelles ballades et danses, dont la composition ou les adaptations personnelles, sont interprétées avec délicatesse et virtuosité. On sent à la foie même temps le fort attachement de l'artiste à la région centre Bretagne (Kreiz Breizh). L'effet des inspirations liées aux différentes rencontres ou références musicales. "Dek" est un retour aux sources musicales et aux racines qui donne l'envie de partager avec Soïg Sibéril un bout de chemin.



La stratégie de l'inespoir

Qu'attend-on d'un dix-septième album ? Qu'espère-t-on d'un des derniers punks de la chanson française ? La stratégie consiste à l'aborder comme une première œuvre, comme si *La fille du coupeur de joint* et les milliers de chansons composées à vif n'avaient jamais existé. L'oreille vierge ! Verdict : Hubert Félix Thiéfaine cru 2014 ne déroutera certes pas les fans, chérissant sa poésie et son rock. Reconnaissons-lui une voix honnête et conquérante, une littérature et une langue bien au-dessus de la mêlée. Admettons une production capable d'irradier des Zéniths. Et pourtant, *La stratégie de l'inespoir* passe devant nous comme un train ne s'arrêtant pas à notre gare, comme un bref et agréable moment qui effleure sans écorcher. Alors, non, ce dernier jet ne sera probablement pas la secousse de l'automne. Qu'importe, car ce n'est d'ailleurs probablement pas l'effet recherché par son géniteur, habitué à l'ombre où aiment aller se réfugier ses fidèles depuis quatre décennies, intolérants aux rayons de la facilité.

Pascal Foulon ■

EVGUENI EVTOUCHENKO BABI YAR



Août 1967 : ma mère, revenant de notre boîte aux lettres, me tend une grosse enveloppe (je ne recevais guère de courrier à l'époque), "C'est pour toi", me dit-elle.

Quelque peu hésitant, j'ouvris ce courrier en me demandant ce que cela pouvait bien être. À l'intérieur, il y avait un

livre : *Collines et autres poèmes* de Iossip (Joseph) Brodski et un petit bout de papier avec ces simples mots "En vous souhaitant une bonne lecture". Je ne savais pas qui était cet auteur (je le découvrirais bien plus tard). C'était mon professeur de français qui me l'envoyait. Pourquoi ? Je ne le saurai jamais. Dans quelques mois, ce serait mai 68. Ce fut pendant des années le seul poète russe que je connaisse. Il y avait bien un copain de terminale qui lisait des poèmes d'un nommé Evtouchenko, mais je n'étais pas allé chercher plus loin. Les lectures publiques de poètes russes réunissaient toujours des milliers de personnes (difficile d'imaginer cela chez nous). En 68, nous serions tous marxistes ou maoïstes, ne découvrant que bien plus tard l'envers du décor :

"Quelle est votre profession ?

- Je suis poète. Je suppose...

- Pas de ces "je suppose" ici. Tiens-toi droit. Ne t'appuie pas contre le mur. Regarde le tribunal. As-tu une profession stable ?

- Je croyais que c'était là une profession stable.

- Mais quelle est ta spécialité, d'une manière générale ?

- Je suis poète, traducteur poète.

- Et qui t'a reconnu comme poète ?..."

Dialogue entre un juge et l'accusé Brodski, condamné pour "parasitisme social et para-littéraire" en 1964.

Evgueni (Eugène) Evtouchenko aura l'outrecuidance de le soutenir et sera condamné lui aussi. Il ne pourra pas voyager à l'étranger jusqu'en 1965. Pourquoi je vous parle de ces deux poètes ? Parce que leur histoire se ressemble. Brodski se verra décerner le prix Nobel de littérature en 1987.

Mais c'est d'un poème d'Evtouchenko que je veux vous parler, un des plus connus, écrit en 1961 : *Babi Yar*. Ces deux mots sonnent comme un jeu d'enfant. Mais, c'est d'horreur et de honte que nous parle ce texte : les 29 et 30 septembre 1941, 33 771 Juifs furent mitraillés dans le ravin de Babi Yar, situé dans la banlieue de Kiev. En deux ans, 100 000 personnes furent massacrées là-bas. Parmi eux principalement des Juifs, mais aussi des Tziganes, des résistants et des prisonniers soviétiques. Et beaucoup d'enfants. Même Himmler en aurait eu la nausée ! (Plus tard il passera à des méthodes plus "humaines..."). Ce texte est un cri contre l'antisémitisme, mais s'insurge aussi contre l'attitude du régime soviétique au sujet de ce massacre. Soixante-treize ans plus tard, ce poème reste d'actualité en des temps où racisme et indifférence vont de paire. Comme tous les grands textes, il restera pour toujours comme un phare dans nos mémoires.

Evgueni Evtouchenko, né en 1933 à Zima (Sibérie), est aujourd'hui un peu oublié bien qu'il fût l'un des poètes soviétiques les plus connus dans les années 60. Il avait été un des principaux acteurs du dégel intellectuel après la mort de Staline. Moins lyrique que Brodski, Evtouchenko reste un des plus grands poètes russes du XX^{ème} siècle. Un hommage (en sa présence) lui a été rendu le 30 janvier dernier à l'ambassade de Russie à Paris.

Mario Lucas ■

Babi Yar

Au-dessus de Babi Yar, il n'y a pas de monument : l'escarpement est comme une grosse pierre tombale.

J'ai peur,

aujourd'hui je me sens

aussi ancien que le peuple juif.

Je me sens comme si... : me voilà Juif.

Me voilà errant dans l'Égypte ancienne.

Et me voilà pendu sur la croix, mourant,

et je porte encore la marque des clous.

Me voilà... : Dreyfus, c'est moi.

La canaille bourgeoise me dénonce et méjuge !

Je suis derrière les grilles, je suis encerclé,

persécuté, conspiré, calomnié.

Et les belles dames, avec leurs fanfreluches.

gloussant, m'enfoncent leurs ombrelles dans

la face.

Je me sens... : me voilà, petit garçon à Bielostok.

Le sang coule, maculant le plancher.

Les meneurs dans la taverne passent aux actes.

Leurs haleines puent la vodka et l'oignon.

Un coup de botte me jette par terre ; prostré,

en vain je demande grâce aux pogromistes.

Ils s'esclaffent : "Mort aux youpins ! Vive la

Russie !"

Un marchand de grain bat ma mère.

Ô, mon peuple russe, je sais

qu'au fond du cœur tu es internationaliste.

Mais souvent, ceux-là dont les mains sont sales

ont souillé ta bonne renommée.

Je sais que mon pays est bon.

Quelle infamie que, sans la moindre honte,

les antisémites se soient proclamés

"L'Union du Peuple Russe".

Me voilà... : je suis Anne Frank.

translucide, telle une jeune pousse en avril,

et j'aime et j'ai besoin non pas de mots,

mais que nous nous regardions l'un l'autre.

Nous avons si peu à voir, à sentir !

Les feuilles et le ciel ne sont plus pour nous,

mais nous pouvons encore beaucoup -

nous embrasser tendrement

dans cette sombre chambre !

"Quelqu'un vient !"

"N'aie pas peur. Ce ne sont que les murmures

du printemps qui arrive.

Viens à moi,

donne-moi tes lèvres, vite !"

"Ils cassent la porte !"

"Non ! C'est la glace qui rompt !"

Au-dessus de Babi Yar bruit l'herbe sauvage,

les arbres menaçants ressemblent à des juges.

Ici, en silence, tout hurle,

et, me découvrant,

je sens mes cheveux blanchir lentement.

Et je deviens un long cri silencieux

au-dessus des milliers et milliers d'ensevelis :

je suis chaque vieillard ici fusillé,

je suis chaque enfant ici fusillé.

Rien en moi, jamais, ne pourra l'oublier.

Que "L'Internationale" retentisse

quand pour toujours on aura enterré

le dernier antisémitisme de la terre.

Il n'y a pas de sang juif dans mon sang.

mais sur moi pèse la hideuse haine

de tous tes antisémites comme si j'étais un Juif.

Et voilà pourquoi je suis un vrai Russe !

Trois minutes de vérité, Evgueni Evtouchenko, éd. Julliard

4

EN PAYS D'ENFANCE

*La mémoire est curieuse :
elle retient des choses
qui ne valent pas trois sous.
Philippe Claudel, "Les âmes grises".*

Viaduc de Bouchon : 350m. Je ferme les yeux, simule le sommeil. Un adage local prétend que si Paris est l'alpha de la connaissance, Bouchon en est l'oméga. Tous le croient.

Ici se nichent mes plus anciens souvenirs. Mon père se rendant à Bouchon en charrette à queue de paon, attelée à Folette, la jument rouanne. Les ridelles sont retirées : le charron s'amuse parfois à évaser celle de l'arrière rappelant ainsi la parade du paon. Les grandes roues cerclées de fer glissent dans les ornières, cognent dans les nids de poules. Véhicule brinquebalant, inconfortable sur ce chemin caillouteux que les pluies ravinent un peu plus chaque année. J'ai cinq ans, six peut-être. Assis sur une simple planche posée entre les bat-flanc, mes petites jambes battent dans le vide. Je suis blotti contre mon père qui m'abandonne la bride inutile. Je suis bien.

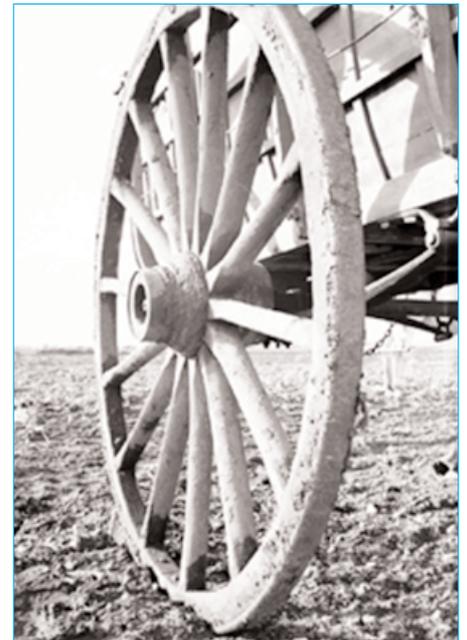
Le val asymétrique offre un spectacle rare en cette région plate. À l'ouest, un versant doux de parcelles cultivées, de pâturages exigus. Quelques bosquets épars, des haies d'aubépines, des buissons çà et là. À la saison des pluies, deux vallées sèches déversent dans le chemin leurs argiles lourdes et grasses. De temps en temps le garde-champêtre monte creuser des tranchées latérales censées favoriser l'écoulement des eaux.

À l'est, des versants calcaires en pente raide. Ici on les appelle "ché riés". Ce sont des larris. Selon les endroits pousse une végétation maigre d'herbes coupantes, de genévriers, d'épineux. Droits ou mamelonnés, ils épousent plus ou moins le tracé du chemin. Ou l'inverse. Coiffés du Bois Ratier – que j'assimilerai longtemps au Baratier d'Apollinaire – ils dissimulent une flore, une faune insolites et des carrières closes. Par endroit, pre-

nant au plus court, le chemin laisse à leurs pieds de minuscules champs plats, anciens lieux de pacage pour les troupeaux la nuit, abandonnés depuis. Ici et là, quelques saules têtards largement évidés marquent l'emplacement d'anciennes mares. Devenues inutiles, les sédiments les ont comblées tout doucement. Un saule portant encore quelques branches pelées et dont le tronc creusé se délite en lambeaux est noirci au cœur. La foudre, dit mon père qui prend son temps, ne manque pas de s'arrêter près d'une parcelle en forme de triangle pour saluer Abel. Papa le connaît peu. Sans doute voit-il en lui l'image de mon grand-père, rescapé de Verdun. Rescapé, pas indemne. Il promène son souffle court sur des chantiers de misère vers Hesdin. Bien trop loin pour se voir plus d'une fois l'an. Et encore.

Abel est là dans sa "pointe". Une parcelle que son fils lui laisse, une sorte de grand jardin où poussent chaque année les haricots pour les conserves, les pommes de terre, les carottes pour l'hiver. De la luzerne aussi et un carré de betteraves pour la basse-cour. Avec sa jambe de bois, sa démarche est lourde, son corps tordu et massif. Il a gardé de la Grande Guerre les belles bacchantes des Poilus. Un côté est roussi, écourté par la flamme chancelante d'un briquet à essence. Il a l'accent d'ici, l'accent des anciens. L'accent perdu, avec les "r" qui roulent en bouche. Sans doute Abel ne se rase-t-il pas souvent. Une fois la semaine, ou la quinzaine peut-être, au coupe-chou, ou à l'arbraquette. Je ne l'ai jamais vu rasé de près.

Parfois il monte au village d'en haut, celui où je suis né. Les vingt-six élèves de la classe unique l'entendent arriver de loin. Le maître jette un coup d'œil par la fenêtre, vers la barrière. La porte du couloir s'ouvre, se referme. La serrure



grince. Et puis c'est l'escalier, marche après marche, lentement. Le soulier d'abord, puis le pilon. Un silence, le soulier... Il s'arrête un moment avant le virage où les marches en queue de pie requièrent son attention. Heureusement il y a la rampe.

Dans la classe, pas un mot. Seul, le gros poêle à charbon ronfle doucement. On entend à l'étage Ernest qui fait le tour de la grande table ovale de la mairie. Claudication à trois temps : le pied gauche, la canne, le pied droit. Un bruit de chaise qu'on pousse. La porte s'ouvre sur le palier pour accueillir l'autre Poilu. Ernest a eu plus de chance : il a encore ses deux jambes. Mais c'est un traîne-la-patte qui assouvit sa passion de la chasse en plaine assis sur une bille de rouleau ou un extirpateur, attendant que le gibier passe à sa portée.



De la classe on perçoit les premiers mots échangés. Ils parlent peu, par à-coups, économes de leur souffle, gaz moutarde et tabac gris. Ernest aussi roule les "r". Les onze novembre, sa belle voix tire plus d'une larme aux enfants dont les parents et grands-parents maîtrisent mal leur émotion. Pourtant, rappelle le rescapé de Craonne, ceux qui n'ont pas connu "ça" ne peuvent pas comprendre. Comme Fernand au 8 mai, seul du village à avoir connu les camps de concentration, et Rose, la tondue.

Papa roule une cigarette. "J'o yeu del chance, dit Abel. Y'in o tellemin..." Le regard se perd. J'écoute distraitement. Les pluies des jours passés ont charrié des argiles qui dessinent en séchant des langues effilées, des îles inconnues. Poussière blonde, bien plus fine que le sable le plus fin, posée sur un socle durci. Le doigt s'y promenant en révèle le fond orangé, tirant sur l'ocre. L'enfant y dessine des soleils, des poissons, des personnages étranges. Du plat de la main il efface tout, égalise, recompose d'un doigt de savants paysages, des mots en écriture bâton : papa, maman, le nom de ses frères. Tableau blond de l'enfance, toujours disponible. Un coup de vent et le voilà dans le désert. Vent de sable, dunes irrégulières où galope un méhari de paille sèche affrontant les périls, solitaire. La poussière blonde au creux de la main coule, douce à la peau, à la paume. Caresse. Passe dans l'autre main, doucement, puis dans l'autre à nouveau. Sablier de l'enfance. Sablier des rêves qui poussent à grandir. Le scribe est amoureux, dessine des prénoms, quelques mots d'un poème, le visage qu'il aime.

Folette attend sagement, bien campée sur trois pattes, la quatrième, fléchie, affaisse la croupe côté droit. Secoue la tête de temps en temps pour chasser les importunes, faisant voler sa crinière blonde et ondulée dans un bruit de harnais, de tracié et de chaînes. Une autre cigarette et l'on reprend la route. Au détour du chemin, un autre paysage, des mamelons plus marqués. "Ché-t-i biau, quand même !" Passant aisément du picard au français il ajoute à mon intention : "Je

me souviens du berger poussant là son troupeau". Émile, le berger, je vois qui c'est, mais je ne lui ai jamais connu de moutons.

Bouchon, enfin, au débouché du val, à quelques centaines de mètres à vol d'oiseau du fleuve, des étangs, du camp César qui domine la vallée, la vraie. Bouchon, quel nom étrange ! Une église au clocher de pierre, une école à classe unique, un café sombre avec pour seule enseigne la carotte ternie de la régie des tabacs, quelques maisons autour.

Le fils d'Abel a repris la ferme dès qu'il a été en âge, quelques années après la Première Guerre. Une de ces fermes closes où le fumier lèche le perron. Il cultive des parcelles morcelées. Le charme de la vallée, mais pas pratique. On vivote. On est cultivateur, pas encore agriculteur. Paysan, quoi. Chaque année des fermes disparaissent. Les gros mangent les petits. Les grand-portes des anciens corps de fermes se referment sur un cochon, quelques volailles. Les bâtiments s'affaissent, faute d'entretien, faute de pouvoir. Un incendie, parfois.

Folette s'arrête devant le bourrelier. Je ne me souviens pas de son visage. De ses mains seulement, épaisses et rugueuses, et de sa voix. Il descend à peine à réparer un cartable ou une sacoche. Il est bourrelier, pas cordonnier. La fierté du métier. C'est bien parce qu'on lui a commandé un nouveau harnachement pour la jeune jument, la fille de Folette. Odeur forte, suffocante de poix et de graisse. À cette époque, dans un rayon de quelques kilomètres, demeurent quelques artisans, un charron, deux ou trois maréchaux-ferrants qui survivent parce qu'ils sont en place, parce que le potager et la basse-cour rapportent autant que leur métier. Surtout, disent-ils, parce qu'on n'a pas de gros

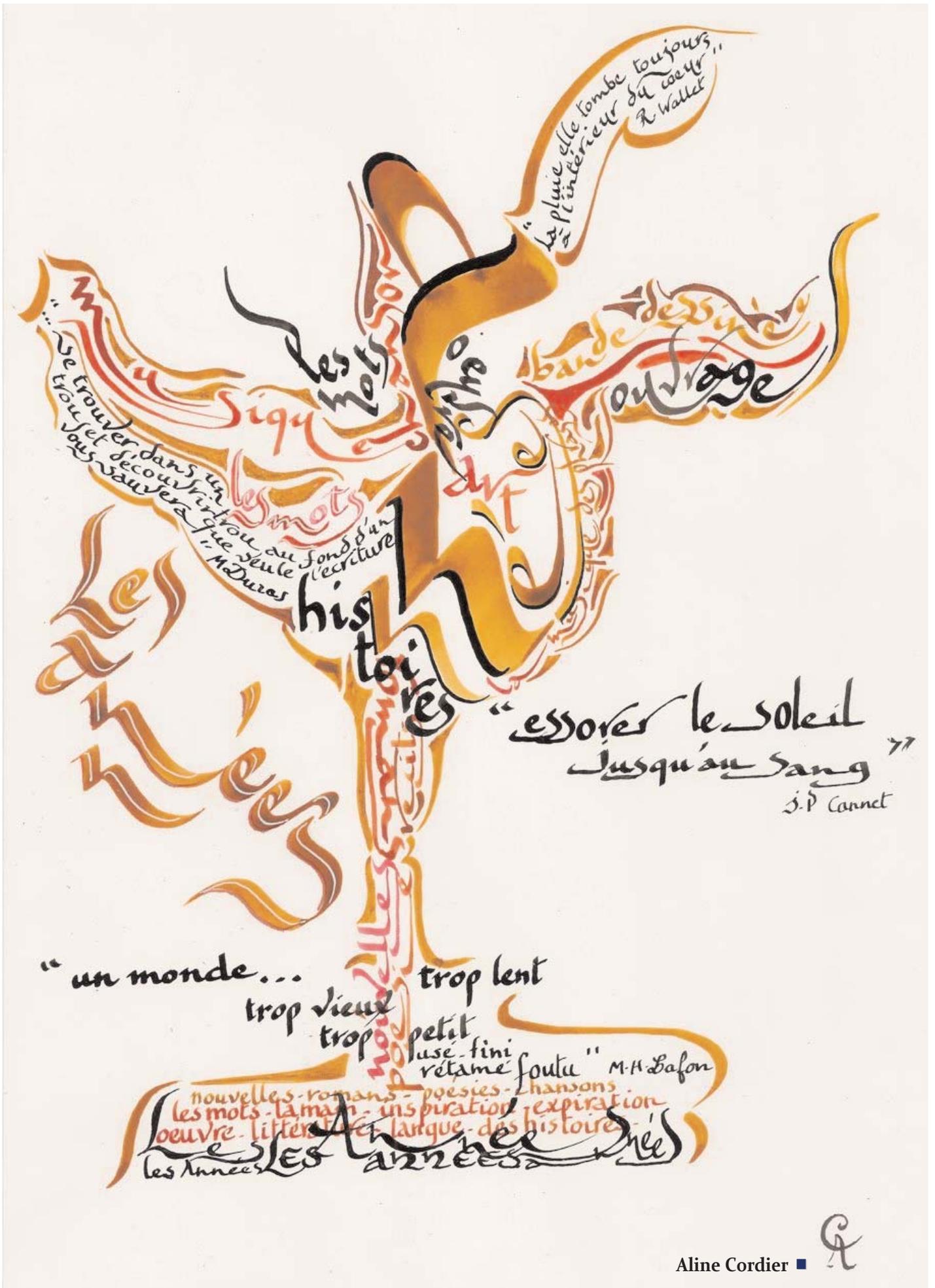
besoins. Si les fils reprennent, il faudra qu'ils s'adaptent. Pour la plupart les enfants partent. Les outils sont conservés le temps de la retraite du père, servent encore à l'occasion, pour ne pas perdre la main, ou pour rendre un service. Il faut bien s'occuper. Les gouges, planes et autres emporte-pièces connaissent ensuite des destins divers : décoration, abat-jour, suspension.

Le bruit des essuie-glaces me ramène à la réalité. J'entrouvre un œil, le referme. J'étais si bien dans ma vallée, mes Gorges du Verdon, mon havre. Mais je me réjouis tout autant de cette autoroute qui me conduit vers Paris. Paris, Paris ! À ce seul mot je sens une excitation me gagner. Pardon pour la trivialité du terme mais c'est le seul qui convienne. "Revoir Paris, la la la la la la." J'ai beau fredonner le célèbre refrain, mon Paris n'est pas le sien. Il n'en a que plus de valeur. C'est un Paris-paysage, de vitrines d'art, d'impasses, d'escaliers, de berges, de places, si petites parfois qu'Abel ne pourrait y planter tous ses choux, de fontaines, d'ombre et de soleil. D'ombres, d'ombres fugaces, de silhouettes entr'aperçues, d'Éphémères. Paris, l'antinomique de l'adage, le pendant de mon trou perdu.

Aussi, je me plais à inverser l'adage : Bouchon est mon alpha, Paris mon oméga.

Dominique Cornet ■





Aline Cordier ■



CAMILLE CLAUDEL



Les Bavardes ou les Causeuses ou la Confidence

Elle est née dans l'Aisne le 8 décembre 1864 et décédée en 1943. Il existe une association Camille Claudel. Vous y trouverez la liste exhaustive de toutes ses sculptures, presque une centaine, à quelques unités près, des œuvres graphiques et quelques problèmes d'attribution pour certaines. Tous les musées où l'on peut voir une oeuvre de Camille Claudel y sont répertoriés, et vous découvrez alors, en Région Centre, à Châteauroux, au Musée Bertrand, un buste de Paul Claudel à treize ans, son frère cadet, mais il vous faudrait parcourir la France, de Paris à Clermont-Ferrand, de Cambrai à Montauban, de Toulouse à Toulon... pour butiner un buste, un portrait, un bronze, un plâtre, quand nombre d'œuvres sont soudain réunies à La Piscine de Roubaix jusqu'au 8 février 2015, pour le 150^{ème} anniversaire de sa naissance. C'est une belle occasion, découvrir La Piscine transformée en Musée, privilégier le Nord pour un moment touristique, quand le climat nous donne plus envie d'être à l'intérieur qu'à l'extérieur. À l'occasion de cette exposition qui suit un parcours à la fois chronologique et thématique, un ouvrage collectif vient de paraître aux Éditions Gallimard (2014) : *Camille Claudel, Au miroir d'un Art nouveau*. Des proches sont à l'origine

de bon nombre de ses sculptures, son frère cadet, la bonne de la Maison Claudel, nombreuses en correspondance avec une inspiration autobiographique. Mais vous pouvez préférer attendre que Nogent-sur-Seine ouvre son Musée Camille Claudel, date prévue début 2015, le nouveau site a préservé la Maison Claudel, pierre angulaire du projet.

Plusieurs spectacles se sont inspirés de la vie de Camille Claudel, dont un à partir du livre de Michèle Desbordes : *La Robe Bleue* (paru en 2004, aux Éditions Verdier). "Ainsi la trouvait-il quand il arrivait, à l'ombre des chênes où elle s'installait pour le voir franchir les grilles et pénétrer dans la cour, la petite place aux platanes où il prenait l'allée du haut, le chemin de terre et de pierres qui bientôt s'étrécissait jusqu'à devenir l'étroit rai-

dillon sous les arbres."

Ne passons pas sous silence son amour passionné et ses relations intimes et puissantes pour Rodin, dont elle fut l'élève surdouée. Elle entre à l'atelier Rodin, elle n'a pas dix-huit ans (lui en a quarante-deux), vit dans l'amour de Rodin qui ne veut pas quitter Rose Beuret, rupture, pour une suite jusqu'à la folie. Camille quitte l'atelier en 1892. Dans l'onyx, 1893-1905, elle sculpte ses *Causeuses*. Dominique Bona aborde cette destinée dans une biographie parallèle de la sœur et du frère : *Camille et Paul – La passion Claudel* (2006) (Éditions d'origine Grasset ; en Livre de poche aujourd'hui). Ils vont connaître les mêmes amours funestes et l'auteure révèle les liens profonds qui les unissent. Un film : *Claudé 1915* avec Juliette Binoche réalisé par Bruno Dumont, une chronique de sa vie recluse, elle ne sculptera plus, elle vivra dans l'attente de son frère.

Trente ans à l'asile, sans personne de sa famille à sa mort ni à son enterrement, pas de tombe à sa mémoire, partie à la fosse commune.

Dominique Navet ■

HÉLIOGABALE (LE SEIGNEUR DU HAUT LIEU)



Ce qui nous paraît à la fois intéressant et romanesque dans l'histoire de l'empire romain est que chaque dynastie de Césars a produit un personnage à la fois surréaliste et dépravé. Après Caligula, Néron, Domitien ou Commode, Héliogabale, cet empereur romain du III^{ème} siècle, vient compléter la liste des despotes légèrement entamés des neurones et insupportables enfants gâtés. Ce qui change avec lui c'est que, non seulement il est livré aux vices et à la folie familiale qui l'entourent, mais encore est-il l'archétype du héros infernal dont la littérature romantique va s'emparer à partir du XVIII^{ème} siècle et dont le XX^{ème} siècle se servira pour souligner à la fois la fatalité pulsionnelle ou l'absurdité de l'humaine existence.

L'Héliogabale historique (*Varius Avitus Bassianus*) succède à Caracalla, traîtreusement assassiné en 213. Il prend le nom de *Marcus Aurelius Antoninus*. Son règne qui ne dure que quatre ans pousse jusqu'à la caricature la rencontre mystique et religieuse qui s'est opérée entre l'Orient et l'Occident depuis le siècle précédent. Prêtre païen adorateur du Soleil et de la pierre noire¹, à l'âge de quatorze ans, entièrement dévoué à ses Syriennes de mère et de grand-mère, il hérite sans le vouloir du trône des Sévère et

se trouve à la tête d'un empire dont la décadence est amorcée. L'abandon, les frasques et les débauches du prince dans une fuite en avant éperdue, illustrent la volonté de transgresser l'ordre établi, de porter en dérision toutes les hiérarchies morales et sociales. Il affiche son mépris pour les clarissimes sénateurs, qu'il dénomme des esclaves en toge, il élève ses compagnons Protogène et Gordius, simples conducteurs de chars, au rang de consuls et vend sans le moindre discernement toutes sortes de charges officielles, même celle de général. On imagine le bazar, alors que les Barbares menacent de tous côtés. Portant en lui le présage de sa fin prochaine, il n'a que faire des affaires de l'État et considère que le plus grand avantage qu'il peut tirer d'une brève existence est de se faire juger apte à satisfaire les goûts libidineux du plus grand nombre possible. Et, incarnation vivante du mythe hermaphrodite si cher à Apollonius de Tyane, il ne s'en prive pas, tantôt affublé en Vénus, tantôt en Pâris !

Non satisfait de saper les fondements de l'Empire, l'anarchiste couronné s'attaque à la diversité des espèces animales. À l'exemple d'Apicius et en avance sur nos snobinards actuels qui se targuent de manger du crocodile ou du serpent après s'être attaqués aux marsupiaux et aux autruches, il se fait cuisiner des talons de chameaux, des crêtes prises sur des coqs vivants, des langues de paons et de rossignols ainsi qu'une profusion de plats immenses remplis d'entrailles de mulets, de cervelles de phénicoptères, d'œufs de perdrix, de têtes de perroquets, de faisans et de paons. Et comble de gâchis, il nourrit ses chiens avec du foie gras d'oie.

Pervers anxieux et maladif, il s'amuse à mettre des perles ou des diamants dans les salades qu'il offre à ses convives ou à leur faire des farces létales comme le coup du plancher qui se dérobe sous vos pieds. Le crime le plus atroce que l'on ait reproché à Héliogabale, c'est certes d'avoir jeté à terre

ce feu sacré sur lequel veillaient les Vestales, mais surtout de faire entrer, chose inouïe, une femme, sa propre mère, au Sénat².

Ce n'est point un hasard si Antonin Artaud, dans son essai³, a magnifié l'hybris de l'Archange sombrant dans les profondeurs infernales de l'être. Toute la démence se déchaîne dans une sorte de suicide programmé qui tient plus encore du sacrifice régénérateur que du despotisme sans frein. Il faut dire que cela se finit très mal : si l'on en croit Ælius Lampridus, il fut tué par ses gardes du corps, sa dépouille honteusement traînée par les places publiques, descendue dans les égouts, puis jetée dans le Tibre.

1. De par son père, Héliogabale était l'héritier d'un culte solaire très ancien, pratiqué dans le temple qui dominait la ville d'Emèse. Ce culte n'était autre qu'une variante du mystère d'Isis. Cette pierre enchâssée dans le temple (Bétyle, en hébreu *beth-el*) signifie la Maison-Dieu et représente l'éveil : la maison où l'on devient Dieu.

2. Tout en décrétant que pour traiter les questions féminines, l'Augusta dispose en outre d'un sénat particulier composé de femmes, que les hommes désigneront aussitôt petit sénat, par raillerie ou pour le distinguer de l'autre.

3. *Héliogabale ou l'Anarchiste couronné* (1934)



2014, Les années une publication de Ciels en Picardie

Ont collaboré à ce numéro :
Aline Cordier, Dominique Cornet,
Pascal Foulon, Audrey Gaillard,
Prisca Hazebrouck,
Élie Hernandez, Michel Lalet,
Aulde Loire, Mario Lucas,
Léo Montillot, Dominique Navet,
Jérôme Prévost, Marguerite
Tartinville, Silberto Torres,
Roger Wallet, Jean Wiart

Réactions et contributions attendues à :
cielsenpicardie@orange.fr

<http://revuelesannees.blogspot.fr/>